

Récurtivité et Énonciation

Dans l'expérience perceptive-textuelle de Paul Valéry

Marzieh ATHARI NIKAZM

Université Shahid Chamran

Maître-assistante

E-mail: mani1390@yahoo.com

(Date de réception: 5 /07 /2009 - Date d'approbation: 3/11/2009)

Résumé

Les sources de la pensée valéryenne proviennent d'une réflexion profonde sur le fonctionnement du corps et de l'esprit et des qualités spécifiques du "Moi" en tant que principe de toute activité créatrice, de toute découverte scientifique, de toute réflexion philosophique. La conception d'une unité fondamentale s'accompagne chez Valéry d'une réflexion constante sur l'arbitraire, sur l'accidentel, dans le domaine du langage, de l'être social, de l'idéologie autant que dans le domaine des théories et systèmes scientifiques. Mais, ce qui est important, c'est que la production du sens, au cœur de pensée valéryenne, relève du domaine de la perception ou plutôt la vision. La vision est d'ordre pragmatique et elle contribue au processus signifiant. Le souci de Valéry est de *se regarder*: «se regarder vivre, voir, penser et sentir, rêver, être vacant» (Bellemin-Noël, Jean (1971), p. 10), ce qui renseigne sur les grands axes ou les recoins les plus secrets de sa méditation profonde. Il pense que l'âme fait plus que voir et il essaie d'adhérer de toutes ses forces à la sensation, à l'unisson de ce qui l'émeut. Valéry n'orienta pas ses recherches dans une seule direction. Il se laissait aller à toute étude qui lui semblait pouvoir aiguïser sa puissance d'observation, c'est-à-dire à toute étude posant nettement la question de la *compréhension*. Et son œuvre développe l'histoire d'une intentionnalité, dans la mesure où elle constitue le mouvement d'un sujet à la recherche de soi-même. Le sens de la vie est surtout l'effet de la rencontre quotidienne du sujet avec le monde sensible par l'intermédiaire du regard.

Mots-clés: ???.

Introduction

Pour ce qui nous concerne, l'analyse sémiotique de la perception (ici vision), soucieuse d'établir des corrélations entre les formes de l'expression et du contenu, peut aborder directement le sujet, c'est-à-dire cette instance observatrice qui présuppose la description des objets visuels. Nous essaierons de montrer que Valéry, en tant qu'observateur, est témoin de l'investissement de l'objet (qui est lui-même). Ce qui est important chez Paul Valéry, c'est la "représentation de soi". Ses représentations sont sous la forme du jeu des réflexions. Il se trouve toujours placé sous le regard d'un *autre*, se présentant à la fois comme son modèle et sa création. C'est un schéma apparemment narcissique par quoi s'explique et s'interprète, dans le même geste, la psychologie de l'auteur. Pour lui, l'homme n'est qu'un être battant avec soi-même pour atteindre sa propre identité singulière. Ce qui montre l'absence de moi constant et la présence de l'autre agissant. Le "Je" se trouve à la fois dans "moi" et "autre". En effet sa vision a un caractère réflexif ou plutôt récursif, ce qui apparaît aussi dans son mode d'énonciation. Ainsi notre article se compose en trois parties: nous analysons d'abord le soi réflexif chez notre auteur, ensuite nous allons montrer l'importance de la conscience en tant que le miroir dans le processus de l'auto-vision et enfin en nous appuyant sur les procédés sémiotiques, nous allons confirmer que cette vision a un caractère récursif.

La réflexivité et le soi réflexif

Pour une étude de la réflexivité, il faut que nous soyons attentive à la distinction entre les notions suivantes: "réflexie" et "réflexion" au sens philosophique, "réflexion" en psychologie, "réflexion" physique et "réflexivité" en mathématique et enfin en sémiotique.

Dans la première moitié du XVIII^e siècle, on employait le terme philosophique "réflexion", qui signifiait «le retour de la pensée, [de la conscience] sur elle-même en vue d'examiner plus au fond une idée, une situation, un problème» (Le Petit Robert (2003), p. 2210). On emploie

aujourd'hui en philosophie le terme "réflexie" au lieu de "réflexion" qui signifie «la capacité d'un observateur de refléter et de focaliser le regard d'autrui sur des objets, des phénomènes et sur soi-même. ("je pense qu'il pense que je pense, qu'il pense, ... etc.")» (Chingareva-Slavine, Elena; 2003, p. 22). Ce retour de la pensée peut être réalisé en particulier grâce au reflet du regard d'autrui sur l'objet de la pensée ou bien du regard du récepteur sur le sens du texte et l'information qu'il porte. Par "réflexion psychologique", on entend «la pensée exprimée (orale ou écrite) d'une personne qui a réfléchi» (Le Petit Robert (2003), p. 2210). La "réflexion" au sens physique est «la capacité de refléter physiquement». Le résultat de la réflexion dans ce sens-là ne signifie que l'ensemble des reflets. Cela veut dire que les notions de "réflexie", "réflexion" (philosophique), "réflexion" (psychologique) et "réflexion" (physique), basées sur la notion de reflet, sont assez proches dans ce sens-là. En revanche, les notions de "réflexie", ainsi que celles de "réflexion" (philosophique) et de "réflexion" (psychologique), liées à l'action de "réfléchir" (contrairement à la "réflexion" physique liée à l'action de "refléter") excluent à jamais l'application aux objets physiques.

Le terme "réflexivité" existe aussi en mathématique. On entend par ce terme la propriété «d'un élément (x) d'avoir une relation (R) avec lui-même: (xRx)» (Le Petit Robert; 1972, p. 1491) .

Par exemple, le rapport "être semblable" est toujours réalisé entre un élément quelconque et lui-même. Il est évident que chaque objet (ou chaque personne) ressemble à lui-même. Sur ce point, E. Chingareva-Slavine donne un autre exemple. «Supposons que des rapports soient établis sur l'ensemble des êtres humains. Le rapport "*être aimé*" est toujours réalisé entre un *individu* (x) et *lui-même* (xRx), car chaque *individu* aime et protège (d'une façon ou d'une autre) *lui-même*. Par contre "*être frère*" n'est pas réflexif, car il ne peut jamais être réalisé entre un *individu* et *lui-même*: il n'est pas possible *d'être frère de soi-même*» (Chingareva-Slavine, E.; 2003, p. 23).

Ainsi, il faut noter que l'adjectif "réflexif" est toujours polysémique et il est assez problématique, car il peut être utilisé dans des sens différents. Mais,

dans quel sens, peut-on utiliser le terme "réflexivité" dans l'œuvre de Valéry ?

La réflexion est organisée chez Valéry autour de l'idée du "Moi" qui se retrouve dans les *Cahiers* où figurent le signe "Moi" et ses divers avatars. Ainsi l'analyse du "Moi" se formule dans une problématique du rapport à deux termes qui cherche une expression dans un petit nombre de modèles. L'un de ces modèles est celui de l'*action-réaction* qui sous-tend explicitement ou non un nombre d'images. C'est une des premières formes de la structure bipolaire où Valéry cherche à inscrire le fonctionnement total. Les *Cahiers* s'efforcent de le transposer à l'étude de la conscience et des phénomènes. Dans cette perspective, nous n'avons pas l'intention de considérer un "système réciproque", un "mécanisme ER [Excitation-réponse]" que Valéry va nommer "*DR* [Demande-Réponse]" et dont la loi s'énonce «*toute excitation cherche sa réponse*» (C. II, p. 408) ou encore «Quels que soient les phénomènes, ils se soumettent à une figure Demande-Réponse» (C. III, p. 736), mais on considère plutôt leur situation dans ce mécanisme que sont définis le "Moi" et la conscience et l'effort d'abstraction qui conduira à la notion de "Moi pur", «*réponse identique à toutes les demandes en tant que pures demandes*» (C. VIII, p. 580). «On pourrait dire que le moi est la notion de l'inégalité de l'action et de la réaction et même de leur incommensurabilité.» (1902, C. II, p. 438)

En effet, le "Moi" est à la fois «le centre fictif d'où semble venir la réponse» (1903, C. III, p. 50) et «l'épithète générique des réponses». Et à partir du processus "*DR*", Valéry s'attarde sur la notion de "réflexe", «analogie physiologique de l'action-réaction». Parallèlement aux images abstraites, le modèle corporel est interrogé:

«Par la recherche de la théorie des réflexes, je m'efforce de dégager du peu que l'on sait sur le corps – des conditions pures [...] de façon à les retrouver dans la pensée – et à limiter [...] sur l'esprit comme les relations mesurées par le physicien doivent restreindre et diriger notre image du monde physique.» (1904, C. III, p. 331)

Ainsi, constitutif d'un système, le réflexe est le facteur de l'unité de l'être. C'est-à-dire que face à l'hétérogène et à la multiplicité des excitations extérieures, des mécanismes et des potentiels qui le constituent, un être humain ne s'assure et ne ressent *un* que par «une certaine continuité entre les réflexes» (C. II, p. 779). Et comme le note N. Celeyrette-Pietri: «Le Moi s'installe au centre toujours mobile des connexions de l'instant» (Celeyrette-Pietri, N. (1979), p. 50). Il est «le point imaginaire instantané où convergent les excitations et d'où divergent les réponses conscientes du moment» (C. II, p. 438). Pour le désigner sans introduire de concepts nouveaux et précis, Valéry propose au cours des années une foule d'expressions comme: "*centre instantané de conversion des cycles ouverts*" (C. II, p. 438), "*centre de réaction*" (C. III, p. 35), "*centre de réponse*" (C. III, p. 50), "*centre de percussion*" (C. XXIII, p. 342), "*centre de transformation*" (C. XIV, p. 344), "*centre d'actes de tous les degrés*" (C. XXIII, p. 544) et d'autres encore qui se chargent parfois de "lourdes résonances" et qui manquent à la clarté et à la simplicité. Mais tous ces termes ont en commun une connotation dynamique qui s'exprime à travers un vocabulaire presque ambigu, c'est le "système DR [Demande-Réponse]" que Valéry l'appelle "phénomène/Moi":

«Le moi est le nom du travail perpétuel d'opposition et de résolution
[...] entre la demande et la réponse» (C. III, p. 705).

Ou encore: «La relation nécessaire a priori entre la demande et la réponse [...] est du Moi.» (C. V, p. 775). Ce "moi", note Valéry, est le "réflexe fondamental":

«Le moi est donc un effet nécessairement produit dans un système X
par toute modification Y.
Il est en quelque sorte le réflexe fondamental apparu avec la
sensibilité.» (C. VII, p. 95)

Dans un autre *Cahier*, il rappelle:

«Le problème de lier ensemble [...] un système aussi hétérogène que celui des divers sens, des diverses relations – est calqué sur le fait des correspondances D R dans les réflexes. Il y a nécessairement un turning-point – un "Moi" élémentaire.» (C. VIII, p. 367)

L'intérêt de cette structure dans l'analyse du "moi" est d'être à la fois non symétrique et irréversible, à «sens unique» (C. XV, p. 844). Entre demande et réponse, il peut y avoir équilibre, il n'y a pas égalité et le temps – l'avant/après – est nécessairement introduit. Si le "moi" est le «réflexe central qui repousse quoi que ce soit» (C. XXII, p. 881 [C. 2, p. 325]), ce qui «répond à la pluralité et diversité des constituants» (C. XXII, p. 594), son fonctionnement se reproduit sur celui de la sensibilité: «Le type Réflexe – est anti-mathématique. Au seuil de la vie expire le signe égale» (C. XXIV, p. 176). Et encore: «Rien de plus pur [...] que la sensation vive – qui réduit tout le Reste à s'exhaler par un cri, un bond, - d'où l'on conclut à la nature réflexe rejointe par ce Moi – –¹ pur.» (C. XXIII, p. 881)

Ainsi le "Moi" est traduit par le modèle corporel élémentaire du sentir. Parallèlement à la transposition du type DR, Valéry définit le "Moi" par l'action-réaction, entendue au sens strict du terme. Et pour lui, «ce n'est pas une réalité physique, note N. Celeyrette-Pietri, mais, il faut le rappeler, une abstraction, une commodité mathématique». (Celeyrette-Pietri, N. (1979), p. 52).

«Le Moi [...] représente la direction d'une action et celle de la réaction dans le champ de la connaissance. [...] à chaque instant il y a un moi vrai qui est comme le centre instantané de réaction» (1903, C. III, p. 35). Ou encore: «Le Moi c'est la Réaction. Le Moi pur est réaction. La réaction universelle.» (C. XXVIII, p. 66)

Nous voyons que le "Moi" est sensible dans la confrontation du réflexe et de l'action-réaction. Cette idée s'est exprimée avec plus de rigueur dans

1- Les deux tirets sont dans le texte.

Cahier XV (1932, p. 673):

«Sensations, perceptions, émois, pensées, sont productions de quelque chose. D'autre part, ils sont l'autre pôle instantané d'une relation binaire dont le pôle opposé est Moi».

Valéry essaie souvent à fonder ses définitions du "Moi" sur une relation dont l'un des termes est "Tout" ou "quoi que ce soit", et dont l'autre, défini par opposition et nommé *Moi*, *Rien*, *Zéro*. Et ses formules arrivent parfois à la pure logique mathématique: «Le Je ou Moi pur est première réponse et réponse à tout. $Moi + Tout = 0$ » (*C. XXIX*, p. 676). Et le Moi «se distingue identiquement et de ce qui demande et de ce qui est répondu.» (*C. XXII*, p. 172)

C'est la confrontation entre *Moi* et *Tout*. De nouveau, nous voyons le système bipolaire *DR* [Demande-Réponse] que vit Je. Par exemple dans «*Je me dis*», il y a un vrai jeu du *Moi* avec l'*Autre* qui est du *Moi*: «*Ce que tu dis, ô Moi, – cela se dit comme de soi-même entre soi et soi – dans un circuit qui reçoit ce qu'il émet comme la bouche percevant son propre goût, le goût de sa salive.*» (*C. XII*, p. 565 [*C. 2*, p. 234]) Ou bien: «Je suis un être greffé. Je me suis fait à moi-même plusieurs greffes.» (1918, *C. VII*, p. 70 [*C. 1*, p. 18]).

Dans l'œuvre valéryenne, il y a toujours cette tension conflictuelle (moi/autre), le centre vrai de l'"Autre", le besoin de l'"Autre", l'hétérogénéité, le "*duo*" du Moi. Il note dans un Cahier:

«Le besoin de l'Autre [...], ses illusions, complications et perversions. Généralité de l'hétérogène, le duo du Moi - l'Autre.» (*C. XV*, p. 298)

En effet, le "*duo*", c'est le reflet de l'Ego/Moi par le "Moi":

«Je n'existe qu'en tant que je suis deux. Je suis le Même en tant que je suis deux. Je pense et moi attends de moi quelque chose.» (*C. VIII*, p. 594)

Valéry prend l'"autre" comme le miroir en vue d'y regarder sa propre image: «L'homme ne SE reconnaît que dans un Autre !» (1944, *C. XXVIII*, p. 823 [*C. 2*, p. 333]). De ce point de vue, l'autre est un *reflet* de soi-même. Par la distinction de l'"autre", l'homme finit par reconnaître sa propre image. Il se donne du sens à travers l'"autre". Pour l'"identification de soi", la présence de l'"autre" est indispensable en tant qu'une figure de l'"autre" dans le "moi". À savoir, dans le processus d'identification et d'appropriation du sujet valéryen, l'"autre" l'accompagne toujours en tant que *reflet*, et évoque une projection objective de soi. Pour atteindre son identité extrême, il s'introduit jusqu'à ce qu'il retrouve le passage inconnu, l'"autre" dans son moi. «Avancer en soi plus loin que le plus loin où l'on puisse conduire autrui.» (1940, *C. XXIII*, p. 304 [*C. 1*, p. 269]).

Cependant, au-dessus de cet autre, il y aura sans doute un autre de l'autre et ainsi de suite. Il est infiniment autre que ce qu'il est. C'est-à-dire que Valéry est celui qui se réfléchit en une cascade d'images miroitantes, en des reproductions multiples et à l'infini de ce que, au terme, il se refusera à être ou croira ne pas pouvoir être. En quelque sorte, il cherche son "moi" dans un gouffre équivoque dont il ne peut sortir. Mais, de ce rapprochement avec l'autre inconnu, il tire au final la possibilité de retrouver le "soi". Il part d'un point mais revient sur ce même point, pourtant d'un point initial, il parvient au point d'arrivée qui reste le point de départ. Apparemment nous pouvons dire que son parcours est réflexif et puisqu'il y a plusieurs rôles pour l'actant "je", la réflexivité chez Valéry est tout à fait sémiotique. Car dans le *Dictionnaire sémiotique* de A. J. Greimas et J. Courtés, nous lisons: «La réflexivité est un concept de sémiotique discursive, employé pour désigner le syncrétisme de plusieurs rôles actantiels lorsque ceux-ci sont pris en charge par un seul acteur» (Greimas, A.J., Courtés, J. (1979), p. 313). Ces rôles sont évoqués, chez notre auteur, par les êtres profondément immergés dans le flux de son existence et sont portés par la conscience en un mouvement harmonieux:

«... Parfois, c'est QUELQU'UN d'entièrement étranger au corps et à la sensibilité, aux intérêts de SOI, qui prend la parole.

Il voit et qualifie froidement la vie, la mort, le danger, la passion, tout l'humain de l'être, – comme un autre, un témoin tout intelligence....»

(*MT*, «Quelques pensées de Monsieur Teste», pp. 70-71)

De cette manière, l'intériorisation du mythe Narcisse dans son œuvre est liée à la réflexivité (il est à la fois le sujet regardant et l'objet regardé). Et nous pouvons très bien dire que l'égotisme est l'acte réflexif de l'esprit. C'est l'esprit qui revient sur lui-même et développe sa conscience pour se connaître lui-même: «Je me voyais me voir» (*JP*, v. 35). Ainsi la conscience de l'auteur devient un miroir pour se regarder.

Le miroir de la conscience

«Je suis là, étant, voyant, me voyant me voir» (*MT*, «La Soirée avec Monsieur Teste», p. 25). Monsieur Teste est celui qui «se voit se voir», celui qui sait créer en lui, en toute rigueur, un tel dédoublement que toutes les modifications du "Moi" lui soient clairement et immédiatement observables. Entre l'objet et le sujet, le sujet est infiniment susceptible de prendre la place de l'objet (lui-même) et réciproquement, l'unicité de l'être se trouve fondamentalement partagée, fracturée, dans le dessaisissement de cette double polarité. Ce pouvoir de dédoublement, cette acuité du regard intérieur, cette constante attention à ce qui se produit au plus intime de l'être sont les facultés qui définissent le plus essentiellement l'esprit de Valéry, qui s'y est exercé toute sa vie, dans ses heures matinales et qui montrent bien la récurtivité chez lui.

Avoir conscience de soi, c'est aussi avoir conscience de la fragmentation du sujet et de la pluralité de son ego. Dans *Monsieur Teste* qui *se voyait se voir*, Valéry essaie de se construire un individu idéal. Intellectuellement, Valéry donne d'une façon ou d'une autre un "soi" à Monsieur Teste. Ce qui montre l'ambition de la maîtrise de "soi" à travers la recherche et la

poursuite de la connaissance de "soi".

Le philosophe essaie d'élaborer les prémices d'une définition du "soi" comme une construction dans le reflet de la vision de l'autre. Le "soi" se développe en référence à l'"autre", le "soi" est vu dans le miroir de l'autre. «Combien *de parois*, combien de fenêtres *d'espoir* ? *Il se heurte à la mort, au mal, – à Soi-même !... Il y a des miroirs !*» (C. XV, p. 838). Mais non seulement dans le miroir de l'autre mais aussi dans son propre miroir. Il se nomme parfois un «homme de verre»: «Je me suis, je me réponds, je me reflète et me répercute, je frémis à l'infini des miroirs – je suis de verre.» (MT, «Extrait du Log-Book de Monsieur Teste», p. 44). Et aussi:

«Si droite est ma vision, si pure ma sensation, si maladivement complète ma connaissance, et si déliée, si nette ma représentation, et ma science si achevée que je me pénètre depuis l'extrémité du monde jusqu'à ma parole silencieuse; et de l'informe chose jusqu'au désir se levant, le long de fibres connues et de centres ordonnés, je me suis, je me réponds, je me reflète et me répercute, je frémis à l'infini des miroirs – je suis de verre.» (C. III, p. 440 et Valéry (1960), "L'homme de verre", p. 44)

Il existe beaucoup d'images visuelles, ou plutôt "icônes" comme la "sphère de cristal", le "diamant" qui montrent sa longue oscillation intérieure et la purification de tous les processus mentaux de manière à pouvoir dominer le système qu'ils forment, le refermer sur lui-même et s'y mirer "à l'infini". C'est ainsi que la récursivité commence par une perception visuelle. Mais, il faudra bien des étapes avant d'accéder à cette vue intérieure, à ce miroir réfléchissant l'esprit où une conscience se répète le leitmotiv «Je me vois me voir». À savoir la première chose que découvre une conscience, c'est que le "Moi" est fait de deux "Moi", dont l'un passe son temps à contempler l'autre. Le "Moi" est l'une des choses importantes de la conscience et ce qui caractérise essentiellement ce "Moi", c'est que, reflétant son univers, il a dans le même temps la possibilité de se voir le

reflétant.

C'est sur cette capitale propriété du "Moi" que Valéry fait porter son attention la plus lucide, opposant au "Moi" spontané, au "Moi" temporel que présente la personnalité observée un "Moi" qu'il appelle "pur" et qui représente le plus haut point d'accroissement auquel puisse atteindre la conscience. Pour notre auteur, ce qui est important, c'est le travail de la conscience et le seul progrès possible est l'augmentation de la présence de l'esprit. La nécessité de la conscience reste l'une des préoccupations majeures du sujet valéryen, même si ce phénomène de conscience doit être ancré dans le monde sensible de l'existence concrète. Nous nous permettons de citer longuement Valéry pour bien comprendre son point de vue sur la conscience:

«Pour une présence d'esprit aussi sensible à elle-même, et qui se ferme sur elle-même par le détour de "l'Univers", tous les événements de tous les genres, et la vie, et la mort, et les pensées, ne lui sont que des figures subordonnées. Comme chaque chose visible est à la fois étrangère, indispensable, et inférieure à la chose qui y voit, ainsi l'importance de ces figures, si grande qu'elle apparaisse à chaque instant, pâlit à la réflexion devant la seule persistance de l'attention elle-même. Tout le cède à cette universalité pure, à cette généralité insurmontable que la conscience se sent être» (Valéry, 1957, "Note et digression", p. 1226).

Il montre que tout ce qui compose le "flux de la vie intérieure", sensations, désirs, pensées, sentiments, est donc observable et par conséquent subordonné à la seule "persistance de l'attention". Ces phénomènes de la sensibilité ou de l'intellect, aux yeux de la conscience, sont aussi étrangers que les objets du monde sensible. Et le caractère de la conscience, c'est justement de sa "pureté" et de son "universalité". Selon lui, rien n'est éphémère et passager, ni les idées qui naissent ou qui meurent, ni les sentiments qui brûlent ou qui glacent ne sauraient se confondre avec elle.

Valéry compare la conscience à un miroir et la conscience devient pour lui comme un miroir mouvant où se reflète une infinité d'images elles-mêmes aussi mouvantes:

«La conscience semble un miroir d'eau d'où tantôt le ciel, tantôt le fond, viennent vers le spectateur; et souvent l'eau mue et accidentée fait une foule de miroirs et de transparences, une inextricable image d'images» (Valéry, "Rhumbs", p. 604).

Il en résulte que tout se fragmente, non pas seulement l'image du monde extérieur, mais celle du "Moi" lui-même. Et nous ne sommes chacun qu'une pluralité d'êtres qui souvent ne vont pas bien ensemble: «Le Moi n'est pas un, mais à chaque instant il n'y a qu'un et plus ou moins net» (C. 2, p. 279). «Il y a des moi plus moi que d'autres» (C. 2, p. 237). «À chaque instant je ne suis que tel phénomène» (C. 2, p. 291). «Cela est vrai non seulement en ce qui regarde notre Moi sensitif, affectif et corporel, mais encore en ce qui regarde notre être réflexif, la partie purement spirituelle de notre personne» (Poulet, G. 1977, p. 138).

Un miroir qui réfléchit une infinité d'objets, se sent indéfiniment capable d'en refléter encore une infinité d'autres, car il ne se sent modifié par aucun; tous lui sont indifférents. De même la conscience noue et dénoue une infinité de relations entre les êtres psychiques momentanés qui la composent, sans qu'elle-même soit entachée en rien dans sa pureté et sa permanence.

La connaissance immédiate de l'univers du réel est chez Valéry par la perception. Ses sens permettent de voir des objets et des êtres, d'entendre des bruits et des sons, de sentir des odeurs de parfums, etc. Par exemple, si l'on voit un fruit rouge, c'est une immédiateté dans la vision mais qui n'a pas de surface. Si l'on le regarde dans la pénombre, il n'est pas rouge mais gris, en plein soleil ou lorsque le temps est couvert, il n'a pas la même luminosité. Mais nous ne pouvons pas définir le rouge de fruit. Nous avons toujours l'effet immédiat du monde. Ainsi, la conscience est totalement disponible aux objets. L'individu a conscience de l'existence des objets et

plus généralement de l'univers qui l'entoure. Et cette conscience va jusqu'à l'infini parce qu'on a conscience d'avoir conscience, c'est-à-dire avoir une conscience puissance deux. Affirmer cette "conscience puissance deux", c'est aussi en avoir "conscience puissance trois", elle implique une autre conscience et ainsi de suite à l'infini. Chacune de ces prises de conscience éloigne l'homme de l'objet pour le faire entrer davantage en lui-même. Ce qui revient à dire qu'il s'éloigne indéfiniment de l'objet considéré. Il est vrai cependant que la prise de conscience de la conscience peut induire un retour à la connaissance immédiate par le fait que l'on a conscience du risque de distance. Dans ce processus, l'homme ne s'est pas donné les moyens d'atteindre la vérité. Les moyens auxquels il a eu recours, à savoir les sens ou la conscience immédiate, se sont révélés, chez Valéry, être des obstacles infranchissables.

De plus, on peut parler d'une conscience passionnelle qui est une conscience extrêmement large et qui est disponible aux objets. L'ouverture indéfinie de la conscience dont parle Valéry, est dans le champ passionnel, un seul objet qui occupe la conscience d'une manière centrale et qui retire les autres, même s'il s'éloigne de l'objet réel, mais il apparaît des idées tout autour. Il devient une obsession, et la conscience devient obsessionnelle, pour les fanatiques par exemple, cette conscience passionnelle ou obsessionnelle est un mode de conscience.

Ainsi selon notre auteur, la conscience réfléchie s'isole, "par un effort volontaire", de tout ce qui n'est pas elle et peut se croire soustraire à la relativité, éternellement présente à elle-même dans un éternel présent. Sa connaissance est limitée et «*elle ose considérer son "corps" et son "monde" comme des restrictions presque arbitraires imposées à l'étendue de sa fonction*» (Valéry, 1957, p.1229). Elle essaie d'échapper à la relativité de la connaissance et elle se fait perpétuellement distincte de tout ce qu'elle peut concevoir, la conscience s'abandonne finalement à la «*tentation de l'esprit*» (Valéry, 1957, Note et digression, p. 1222) et elle ne vise à rien qu'à s'établir dans l'absolu où elle se sent capable de se maintenir. Cette

conscience réfléchie est la grande découverte de Valéry; et le "Moi pur" «*élément unique et monotone de l'être*» (Valery, 1957, Note et digression, p. 1236) que Valéry nous donne à saisir par des métaphores diverses, est comparé par lui à l'"absolu de la conscience". Il précise: «*Je ne me suis jamais référé qu'à mon MOI PUR, par quoi j'entends l'absolu de la conscience, qui est l'opération unique et uniforme de se dégager automatiquement de tout [...]*» (Valery, 1944, pp. 5-6). Ce "Moi pur" pourrait être la «*conscience seule, à l'état le plus abstrait*» (Valery, 1957, p. 1234). C'est en ce vide que se confond la conscience avec une volonté d'être unique et d'acquérir tous les pouvoirs:

«Le caractère de l'homme est la conscience; et celui de la conscience une perpétuelle exhaustion, un détachement sans repos et sans exception de tout ce qu'y paraît, quoi qui paraisse. Acte inépuisable, indépendant de la qualité comme de la quantité des choses apparues, et par lequel l'homme de l'esprit doit enfin se réduire sciemment à un refus indéfini d'être quoi que ce soit» (Valery, 1957, pp. 1232-1233).

La conscience arrivée à son point d'accomplissement le plus abstrait ne semble pouvoir prendre contact avec les choses qu'en même temps qu'elle s'en sépare. Et c'est la conscience qui interdit à la pensée de s'identifier à "quoi que ce soit". La conscience tente aussi d'aller jusqu'au bout. Mais aller jusqu'au bout, c'est découvrir des choses plus intimes.

«Définir un son jusqu'au fond de soi-même. Mais il n'y a point de fond. Il y a un miroir dernier. L'être finit par un miroir, par un retour, par un foyer d'où il reçoit ce qu'il donne.» (C. IX, p. 376)

Le miroir dont parle Valéry, est la conscience. Et la pensée qu'il découvre étant plus forte et plus belle que toute autre connue, en même temps que la plus directement observable, il ne peut faire qu'il ne s'y attache et qu'elle ne devienne l'objet de sa contemplation exclusive. En effet, il forme en "soi", le miroir pour sa propre pensée qui est le miroir de la

"conscience". Certes le miroir de la conscience montre bien des observations intimes de l'homme sur l'homme. Valéry semble apte à ce difficile exercice de la pensée, où netteté et rigueur doivent constamment soutenir le regard de l'intellect.

Cette vision intérieure, ses subtilités et les obstacles qu'elle rencontre ont été ingénieusement mis en lumière par la fable de l'homme aux pigeons figurant dans *Autres Rhumbs* (Moralités, «Sur la place publique»)¹ où nous voyons que Valéry fait allusion à la caractéristique de l'esprit conscient qui a

1- VALÉRY P. (1943), *Tel Quel II*, Paris, Gallimard, pp. 178-179.

« Sur la Place publique, un Homme bien assis donnait du grain ou du pain aux pigeons. Tout un peuple bleuâtre et mouvant à ses pieds, sur ses pieds, sur ses mains, sur ses épaules, le couvrait, l'éventait, le picotait, le becquetait jusque dans la barbe.

Un Homme, appuyé sur un bâton, regardait fixement cette scène. Il ne pouvait s'en détacher.

Un Homme lui dit: « Voici longtemps que vous êtes là. C'est toujours la même chose. Un coup d'œil, et l'on s'en va !... »

L'Homme au bâton lui répondit sans un mouvement: « Taisez-vous. Je me moque des pigeons. Je m'observe qui observe. J'écoute ce que me dit, ou ce que se dit, ce que je vois. »

« Le grain attire les pigeons. Les pigeons attirent le regard. Ce regard picote, becquète, prélève. Ce regard murmure, dessine, exprime, – vaguement et confusément. »

« Et ceci fait un second spectacle, qui se fait un second spectateur. Il m'engendre un témoin du second degré; et celui-ci est le suprême. Il n'y a pas de troisième degré, et je ne suis pas capable de former quelque Quelqu'un qui voie en deçà, qui voie ce que fait et ce que voit celui qui voit celui qui voit les pigeons. »

« Je suis donc à l'extrémité de quelque puissance; et il n'y a plus de place dans mon esprit pour un peu plus d'esprit. »

L'Homme qui n'avait pas de bâton haussa les épaules, et il partait vivement avec ses haussements d'épaules.

Il emportait je ne sais quel embarras dans sa tête, causé par ce qu'il venait d'entendre: quelque chose qu'il ne pouvait arriver ni à penser, ni à oublier.

L'Homme qui n'avait pas de bâton haussa les épaules, et il partait vivement avec ses haussements d'épaules.

Il emportait je ne sais quel embarras dans sa tête, causé par ce qu'il venait d'entendre: quelque chose qu'il ne pouvait arriver ni à penser, ni à oublier.»

été tant discutée par les philosophes: sa capacité non seulement de se reconnaître comme l'auteur de ses pensées, mais encore de s'en détacher, de se regarder penser. L'idée que se fait Valéry du "Moi" se trouve explicitée dans cette fable, le "Moi" étant réduit à l'esprit – à *l'esprit de l'esprit*, comme il dira autre part («La Politique de l'esprit», *Variété III*, p. 231), à une fonction spirituelle de l'espèce que les philosophes appellent "réflexive". C'est ainsi que l'homme qui regarde les pigeons manger du grain sur la place publique, dans cette fable célèbre de Valéry, regarde en même temps son propre esprit:

«Je m'observe qui observe, déclare-t-il. J'écoute ce que me dit, ou ce que ce dit, ce que je vois. [...] Et ceci fait un second spectacle, qui se fait un second spectateur» (Valéry, 1960, "Sur la place publique", p. 688).

Cette propriété remarquable de la conscience, dont M. Teste est le symbole abstrait, illustre encore une fois la capacité de l'esprit lucide de distinguer entre les divers éléments de son activité tout en les reliant les uns aux autres.

À la lumière de cette conscience, le moi est une «chose vue», à savoir la conscience voit l'autre moi, le moi qui a vécu et qui vit, comme une marionnette qui obéit à un mécanisme: «[La conscience] *détache le moi de son quelqu'un.*» (C. I, p. 191)

Ainsi Valéry décrit le fonctionnement de la conscience à laquelle il attache une extrême importance, puisqu'elle lui apparaît comme l'une des facultés essentielles de l'espèce humaine. Narcisse en sera le symbole, un poétique symbole. Mais Valéry ne nous introduit pas dans les dédales («*ce que voit celui qui voit celui qui voit les pigeons*») où se perd la prose. C'est la perception visuelle qui donne directement quelques morceaux de soi.

En ce qui concerne la conscience narcissique, elle est le propre d'une pensée qui se loge dans ses propres élaborations, qui ne questionne plus en dehors du rapport de l'esprit humain à lui-même. La conscience narcissique est une conscience fermée sur elle-même, refusant l'effraction du

questionnement de l'altérité, de l'imaginaire, du mystère qui éclairerait la circulation du «je pense que je pense... Que je pense».

De la réflexivité à la récursivité

Les phrases comme «Je pense que je pense» ou bien «Je me parle à moi-même» impliquent un phénomène de projection et de division, par effet duquel la conscience transforme en «non-moi» tout ce qui semblait appartenir au moi (*C. II*, pp. 224-225). La pluralité et la division se substituent à l'unité. On se figure la conscience comme une superposition de plans qui, du point de vue du sujet, paraît infinie; comme une hiérarchie, une série de témoins, de demandes et de réponses, de réponses qui se transforment en demande (*C. II*, pp. 220 et 222). La conscience fait apparaître la relativité de toute situation du moi. Le moi qui précède immédiatement la conscience qui l'observe devient «non-moi»: le sujet regarde sa main comme un corps étranger (*C. II*, p. 240).

Doublant je pense d'un je pense que je pense montre que le sujet de l'énonciation, c'est le sujet d'une scène réflexive de la communication avec lui-même, il est le reflet de lui-même. Mais d'un point de vue sémiotique, on pourrait dire qu'il est pris aussi dans une chaîne récursive.

D'abord, parce que selon les dictionnaires, «tout objet est dit récursif s'il se définit à partir de lui-même. Par exemple, une fonction est dite récursive si elle comporte dans son corps au moins un appel à elle-même». De plus, ce qui peut être répété un nombre indéfini de fois par l'application de la même règle est dit récursif. D'après ces définitions, nous pouvons nous lancer dans la mise en forme des formes récursives chez notre auteur qui, adepte de la reprise indéfinie de la même chose, désire de commencer par le commencement. Il se définit à partir de lui-même et jusqu'à l'infini. Et soulignons que la récursivité apparaît dans ses textes sous forme des phrases illustratives avec la répétition de deux pronoms personnels Je/me comme: «*Je suis là, étant, voyant, me voyant me voir*».

Ensuite selon A. J. Greimas et J. Courtés, la récursivité est «une propriété

des langues naturelles [...], selon laquelle une unité syntagmatique donnée peut se retrouver telle quelle, à l'intérieur d'une même hiérarchie, à des niveaux de déviation différents [...]. Selon la grammaire générative, la récursivité est théoriquement infinie au niveau de la compétence, mais se trouve limitée – du fait d'une plus ou moins grande acceptabilité – au plan de la performance» (Greimas, Courtes, 1979, p. 309). En sémiotique, le parcours narratif du sujet est ainsi constitué de deux syntagmes portant les noms de compétence et de performance. Et le "je" dans l'énoncé de Valéry est en même temps compétent et performant. Comment ?

Le miroir de la conscience a premièrement la fonction d'un opérateur de transformation. Un "autre" lui est apparu tout à coup, un autre lié au désir et le miroir lui a révélé un état. C'est un "devoir-être"; en effet le sujet de l'énonciation «modalise les structures sémiotiques et narratives en leur donnant le statut d'un *devoir-être* [...], et les assume comme un *savoir-faire*, comme procès virtuel» (Greimas, Courtes, 1979, p. 309). Seconde fonction du miroir, cette fois sémantique: il lui permet de retrouver son identité, c'est un "savoir-faire". Ainsi la compétence modale de l'actant pragmatique, ici le miroir de la conscience, manipule la compétence sémantique et il lui donne le statut de "compétence" et par cette compétence de la conscience, se crée un "Moi", "actant fonctionnel", qui porte un jugement sur lui-même, sur les propriétés de son "expression", sa passion. À ce moment de l'expérience, une constatation s'impose: l'"être" est double (Moi et son image). Il y a deux dimensions pour sa performance, "dimension cognitive", il est doté d'un savoir et il est capable d'accomplir un acte de jugement et il assume une responsabilité dans la modalité du jugement, il se connaît. Et Valéry se découvre sous le regard "compréhensif" d'un sujet qui est lui-même. L'acte de conscience devient un acte d'identification:

«Moi qui pense et qui me pense, je m'avère le même que le moi qui est pensé. Je me re-connaiss en moi-même. J'unis le pouvoir pensant et l'être pensé».

On peut même à ce degré de la compréhension de soi-même, ne distinguer aucune différence entre les deux moi ainsi liés. L'un est sujet et l'autre est objet. L'un est "pensant" et l'autre "pensé". Il n'y a encore qu'un moi unique se percevant lui-même directement comme sujet.

Il y aussi une "dimension pragmatique". La conscience réflexive, «l'extrême attentive», la conscience-miroir reflète une image frémillante et vulnérable, celle du moi individuel. Car la conscience est *dégagement*: «*elle dégage à chaque instant celui qui pense de chaque pensée particulière*» (1900, *C. II*, p. 40 [C. 2, p. 204]). Et il le répète dans *La Jeune Parque*: «Au plus traître de l'âme, une pointe me naît» (v. 43).

Ainsi de la réflexivité chez Valéry, on arrive à une récursivité. Le fait que le "moi" regarde le "moi" n'est pas circulaire, mais ce moi juge: «*le moi est à chaque instant cette propriété de juger ce qui vient de juger*» (*C. III*, p. 876 [C. 2, p. 283]) et connaît l'autre moi, il donne son point de vue positif ou négatif de ce moi. Négatif parce qu'il affirme: «Contre moi, je suis. Car mon moi dévore mon moi et je méprise mes opinions» (*C. XI*, p. 528, [C. 1, p. 105]). Dès le départ, les énoncés «*je ne m'aime pas*», «[il y a un Narcisse] *qui se hait*» que Valéry prononce, montrent le jugement de valeur qu'il a sur lui-même. Ce jugement de valeur peut donner un coup d'arrêt sur la circularité. Cet énoncé laisse encore subsister le je détesté et c'est à partir de ce jugement qu'il pourra commencer un nouveau cycle de réflexion et un nouveau regard sur soi tout en sachant que la personne est captive de son reflet et se divise en plusieurs moi.

Conclusion

Valéry cherche un être au-delà de son être. Il arrive du moi-zéro au moi-infini mais par la connaissance et par des jugements: «*Le moi est déjà un extrême en soi [...] Les zéros et les infinis du moi*» (*C. IX*, p. 743). Pour lui, le "Vrai Moi" est celui qui est le plus étranger au moi initial et la vraie possession correspond à une dépossession, de manière qu'il n'arrive pas à atteindre à un moi précis, mais à une connaissance de chacun de ses moi, à

un jugement: «Il y a des moments-sommets et des moments-abîmes; des moments de fusion et de solidification [...] D'autres d'absence, et d'autres de présence et de sur-présence» (1925, *C. XI*, p. 480). Et au lieu d'être fini, mesuré, déterminé et définissable, le "Moi" devient indéfinissable. Au lieu d'avoir une personnalité arrêtée, il doit en avoir mille virtuelles et être en un état de devenir perpétuel. Le "Moi-le-plus-à-moi" comprend une série infinie de moi. Il essaie d'arracher de ce champ récursif, la première occurrence: «*Je ne me suis jamais référé qu'à mon Moi pur*»; c'est un moi obtenu par décantation, c'est en effet la construction syncrétique du moi qui subsume le composite. Il s'agit aussi d'un "moi-lumière" (*C. IV*, p. 181) qui éclaire toute chose. Le miroir de la conscience présente une infinité de figures et le "vrai moi" est le "moi-multiple" toujours en train de changer de masque, de visage, de peau. Ainsi l'énonciation n'est jamais atteignable. En chassant le "moi" particulier, le "moi pur" se vide absolument et sera obligé de nouer un nouveau pacte pour échapper à la circularité sans issue. C'est comme un moule qui casse la dynamique du sens et ensuite essaie d'établir un autre sens. Le passage d'un moi à un autre vise à transformer le "passif" (moi subi, «non-nécessaire», local) en "actif" (le moi en créant lui-même nécessaire) et le "positif" («*je suis ce que je suis*») en "négatif" («*je ne suis pas celui que je suis*» ou «*je suis ce que je ne suis pas*») et le "négatif" en "pluriel" («*je ne suis pas celui que je suis parce que je suis celui qui les vaut tous, ou tout ce que les autres peuvent représenter*»). Ainsi toute syntaxe se manifeste de figure du devenir du sens ou bien de la dynamique du sens. Et nous pouvons bien dire que nous avons affaire à une *grammaire récursive* dans le discours valéryen et dans son énonciation. L'infinisisation du moi, après l'explosion de toutes impuretés, est une fuite en avant; tout s'efface et tout commence. La volonté de l'auteur est d'aller à l'infini mais elle ne peut l'atteindre par une suite d'actes finis.

Enfin, il est à signaler que l'idée de cette récursivité est plutôt anti-narcissique parce que le moi refuse tous les attributs de la personne et un certain temps le moi n'est rien. Et l'égotisme valéryen est "lumière de soi sur

soi", source de connaissance, de reconnaissance et source de renseignements psychologiques directs et originaux, où l'un des plus extraordinaires "Moi" qui fut jamais, trouva perpétuellement à se nourrir et à se renouveler.

Bibliographie

- BELLEMIN-NOËL, Jean (textes présentés par) (1971), *Les critiques de notre temps et Valéry*, Paris, Garnier Frères.
- BERTRAND, Denis (2000), *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan.
- CELEYRETTE-PIETRI, Nicole (1979), *Valéry et le moi, des Cahiers à l'œuvre*, Paris, Klincksieck.
- CHINGAREVA-SLAVINE, Elèna (2003), *Sémiotique, linguistique et modélisation*, Paris, Lavoisier.
- FONTANILLE, Jacques (1989), *Les espaces subjectifs, introduction à la sémiotique de l'observateur*, Paris, Hachette.
- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÈS, Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tome 1, Paris, Hachette.
- KLINKENBERG, Jean-Marie, EDELINE, Francis (Groupe μ) (2004), «Voir, percevoir, concevoir. Du sensoriel au catégoriel», in: HENAULT, Anne, BAYEART, ANNE (sous la dir.), *Ateliers de sémiotique visuelle*, Paris, PUF (Formes sémiotiques).
- KÖHLER, Hartmut (1985), *Paul Valéry: poésie et connaissance, l'œuvre lyrique à la lumière des Cahiers*, Paris, Klincksieck.
- LANDOWSKI, Éric (1997a), *Présences de l'autre*, Paris, PUF.
- MUTOTE, Daniel (1979), «Égotisme et système chez Paul Valéry» in: *Paul Valéry 3, approche du "système"*, *La Revue des lettres modernes*, LAURENTI, Huguette (textes réunis par), Paris, Lettres Modernes Minard.
- POULET, Georges (1976), *Entre moi et moi, Essais critiques sur la conscience de soi*, Paris, José Corti.
- RIDEAU, Emile (1944), *Introduction à la Pensée de Paul Valéry*, Paris, Gallimard.
- ROBINSON-VALERY, Judith (1963), *L'analyse de l'esprit dans les "Cahiers" de Valéry*, Paris, José Corti.

50 Plume 10

VALERY, Paul (1957), *Œuvres I*, Paris, Gallimard, Collection La Pléiade.

----- (1960), *Œuvres II*, Paris, Gallimard, Collection La Pléiade.

----- (1973), *Cahiers I*, Paris, Gallimard, Collection La Pléiade.

----- (1974), *Cahiers II*, Paris, Gallimard, Collection La Pléiade.

VOGEL, Christina (1997), *Les «Cahiers» de Paul Valéry, "To go to the last point
Celui au-delà duquel tout sera changé"*, Paris, L'Harmattan.